

n° 4 rem. le 28^e. x^{bre} 1778 *rejeté*

B

L'Académie Royale de
Chirurgie propose, pour l'année
1779. le Sujet suivant.

Exposer les règles diététiques
relatives aux aliens, dans la
cure des maladies chirurgicales.

A l'impossible Nul n'est tenu.



Il est aisé de comprendre, à l'énoncé du titre, les
difficultés, l'étendue et l'importance du sujet proposé par
l'Académie; mais il n'est pas également facile de
remplir ses vœux.

Comment renfermer, dans les bornes étroites
d'un discours académique, les règles diététiques, relatives
aux aliens dans la cure des maladies chirurgicales?
Comment proposer, sur une base fixe et invariable, des principes
dont l'application ne peut être salutaire, qu'autant qu'elle
est subordonnée à la diversité des causes de ces maladies,
à leur énergie, au temps qu'elles ont parcouru, à leurs
combinaisons propres et accidentelles, à la différence de
leurs rapports entre elles: au sexe, à l'âge, aux mœurs, aux
dispositions des sujets qui en sont atteints, au climat des
pays qu'ils habitent, à l'air qu'ils respirent &c. &c. &c.

Je sens parfaitement que rien ne seroit plus intéressant.

L'ARCA
d. 12

n° 2

ICART

L'honneur de la Chirurgie, que de pouvoir fixer des règles
certaines, sur le régime convenable à telle ou telle maladie;
et déterminer le cas où il conviendrait de faire usage des
aliments, sans exposer les malades aux terribles accidents
qu'ils produisent, lorsqu'ils sont donnés mal-à-propos ou
sans choix. L'art n'offriroit plus des dangers à vaincre
sur ces objets importants. Tous seroient éclairés par une saine
théorie, ce qui paroît avoir été l'objet principal de
l'Académie dans la question proposée.

Trouver dans la substance des aliments de quoy
combattre les maladies chirurgicales seroit sans doute le
triomphe de l'art de guérir. Quoique la plupart des
maladies exigent diverses manœuvres et différents médicaments,
nous croyons cependant que les effets d'un régime bien
ménagé, pourroient terminer heureusement des maladies, qui
résisteroient sans cela aux remèdes les plus puissants.
Nous voyons en effet que le régime, selon qu'il est bien ou
mal dirigé, produit de bons ou de mauvais effets.

Il n'en donc pas sans raison que l'Académie
propose de nouveau un sujet dont plusieurs auteurs se
sont déjà occupés. Il faut bien que leurs méthodes soient
encore insuffisantes et même défectueuses, puisqu'elle invite
les maîtres de l'art à faire de nouveaux efforts sur une
partie aussi essentielle: travail superflu, si ce qu'on en a déjà
dit pourroit suffire. Mais ceux qui ont traité cette matière,
n'ont pu donner sans doute que des généralités vagues
et des notions indéterminées.

Les uns, trop indulgents auront livré leurs malades
à leur propre goût, sans rien déterminer sur le régime;

Les autres sévères à l'excès, n'auront pas craint d'affujettir à la diète la plus rigoureuse des sujets affaiblis déjà par des longues souffrances; comme si des corps épuisés par des suppurations abondantes, et par une multitude de remèdes, souvent aussi dangereux qu'inutiles, pourroient, avec des forces presque anéanties, se soutenir, malgré la privation des aliments destinés à les réparer.

Il s'agiroit donc, pour répondre aux vûes de l'academie, d'établir une règle également exclusive, et de la pratique indulgente qui accorde tout, et de la pratique inexorable qui n'accorde rien. On pourroit espérer de remplir ces objets, en écartant d'abord l'autorité de quelques exemples assez rares, que les partisans de différentes méthodes allèguent en leur faveur. Mais on n'établit pas des principes sur des phénomènes isolés, ni des règles sur des exceptions. La nature nous en trop peu connue, pour que nous puissions mesurer avec précision l'étendue de ses ressources, et calculer avec exactitude le degré de ses forces. Encore moins pouvons nous la suivre dans ses caprices, et nous décider par ses écarts.

Exposer les effets des aliments dans la cure des maladies chirurgicales, c'est vouloir se former des règles peu sûres et toujours équivoques; puisque rien n'est si difficile qu'une juste application de l'aliment à la maladie, à cause de la variété des tempéraments, de la diversité des cas et autres circonstances. Pour pouvoir former un point de doctrine sur les règles diététiques, il faudroit, de toute nécessité, avoir une connoissance parfaite des divers tempéraments. Sans cette connoissance, qui est au dessus des forces humaines, on n'exposera jamais d'une manière certaine des règles, sur le choix des aliments. Quoique les auteurs aient divisé les tempéraments en sanguin, en pituiteux, en bilieux, et en atrabilaire. Mais à quoy sert cette division, dèsqu'on n'a pas donné une règle sûre



et les moyens propres à distinguer et à différencier chacun de ces tempéramens ? Comme cette connoissance embrasse des objets trop divers et trop compliqués, on ne sauroit admettre cette division commune, qui cependant peut être vraie. Mais à quel signe connoitra-t-on un tempérament bilieux, et le distinguera-t-on de celui qui ne l'est pas ? Quelle empreinte certaine caractérise l'un et l'autre ? Ici, comme par-tout ailleurs, l'illusion se trouve placée à côté des apparences ; l'apparence se trouve quelquefois placée à côté de l'erreur. Souvent le bilieux paroîtra sanguin, le sanguin pituiteux ; et ainsi du reste. Défions-nous par conséquent de ces apparences ; nous tenterions vainement d'arracher à la nature le masque, à l'abri duquel elle se cache à nos regards. C'est un vrai Proteus qui prend mille formes diverses, sous aucune, à proprement parler, n'en la sienne. Et l'on peut dire, sans trop hasarder, que sur vingt hommes du même âge, de la même stature, habitant le même climat, se nourrissant des mêmes aliments, il ne se trouvera pas deux tempéramens égaux.

C'est ce que Galien a senti, lorsqu'il a dit que la connoissance parfaite des idiosyncrasies l'égaleroit à Esculape ; et que Vallesius a exprimé d'une manière analogue, en disant que cette connoissance suppose des lumières d'une nature angelique. Ces singularités des tempéramens se manifestent par des sympathies, par des antipathies et autres effets extraordinaires, qui restent toujours isolés, et qu'on ne peut rapporter à des vues générales. M. Zimmerman a recueilli beaucoup de bizarreries de tempérament, et on pourroit en ajouter plusieurs autres : ainsi que M. Gobius qui a observé qu'un malade, après avoir pris des yeux d'oreille, eut les mêmes accidens, que s'il eut pris du poison. M. Dehaën rapporte qu'un malade attaqué d'une gangrène, dont les progrès étoient arrêtés par la decoction de quinquina, ne pouvoient l'être, lorsqu'il prenoit ce remède en poudre. On voit donc que la doctrine des tempéramens

ne parois pas avoir été présentée sous un véritable point de vue, et qu'il est impossible de les définir d'une manière satisfaisante, et propre à éclaircir la matière que nous traitons.

Il s'ensuit de là qu'on ne sauroit prescrire des règles assurées de la diète dans les maladies chirurgicales, qu'au préalable on n'eût exposé les effets des aliments dans la cure de ces maladies. Il faudroit pour cela que l'application juste et salutaire des aliments fût fondée, en premier lieu, sur la notion claire et caractéristique des tempéramens; et ensuite sur la fertilité des principes de leur action sur le corps. En second lieu, des alterations que les aliments subissent dans leurs passages vers le sang, et de celles qu'ils éprouvent pendant leur circulation avec ce fluide. Il faudroit encore connoître la manière dont ils agissent, en égard aux différentes espèces de maladies et des tempéramens; Et comme il est impossible d'acquiescer cette variété de connoissances, il nous parois également impossible d'établir une doctrine certaine sur les règles diététiques.

Ce que nous venons de dire, ne nous empêchera pas cependant d'indiquer le régime que l'expérience nous apprend être le plus salutaire aux malades. Il n'en est pas douteux que, dans certains cas, la privation des aliments solides est non seulement nécessaire, mais indispensable. C'est de là, d'où dépendent ordinairement les bons ou les mauvais succès du traitement des maladies chirurgicales. C'est de quoy on sera aisément persuadé, en considérant avec attention l'état du malade, la situation des parties lésées, les contusions, les déchiremens, la destruction même des parties; comme les os brisés, les inflammations qui résultent des blessures graves, surtout après les grandes opérations de la chirurgie; telles



que les amputations de différents membres, extirpations de
tumeurs volumineuses, comme les mammaires &c. les coups
de feu, la taille, le trepan, et autres opérations considérables
où la machine se trouve bouleversée, la commotion portée
dans le genre nerveux, et tout le corps se trouve en
combustion soit par l'effet de l'inflammation des parties,
soit par la fièvre ou par la violente impression du choc,
après un coup reçu. La frayeur, la consternation du blessé,
augmentent encore les accidents.

Si l'on considère, dis-je, ces choses, il semble que
les moyens diététiques sont faciles à saisir, et que dans
pareils cas, la diète la plus rigoureuse doit être observée;
les bouillons et les tisanes douces et légères, doivent être la
seule nourriture du malade. Ce n'est que par ce moyen qu'on
parviendra à rendre le calme et la tranquillité aux humeurs
agitées, et à la détente des parties enflammées; et on
procurera par là, la résolution ou la suppuration des parties
engorgées. Le peu de réussite des aliments donnés dans
les cas rapportés, et autres de cette nature ne faisoient
accréditer la pratique de quelques chirurgiens, qui permettent
indiscrettement, l'usage des aliments, dans des cas où il
seroit beaucoup plus prudent et plus avantageux aux
malades de ne leur en donner d'aucune espèce, et de les
tenir à la diète la plus tenue. Ils seroient par là à l'abri
des accidents funestes, qu'une complaisance outrée, ou
l'imprudence de ceux qui sont chargés du soin des malades,
procure le plus souvent.

En effet en ce dans le moment où la fougue des
accidents est prête à se manifester de toute part qu'on doit

Donner des aliments ? Est-ce que la raison et l'expérience ne s'accordent pas à en proscrire l'usage ? D'où naissent tant d'accidents étrangers à la maladie, que d'un régime mal combiné ? on ne sauroit prescrire pour lors aucune espèce d'aliment solide qui ne soit pernicieux au malade. Ainsi lorsque la nature se trouve troublée, soit par l'agitation de la fièvre résultante des parties enflammées, soit par la résorption des matières, cet état peut précipiter les blessés dans un danger imminent, tant par le surcroît des vives douleurs produites par les aliments, que par la confusion portée à la masse entière des fluides. Cet désordre sous un sujet d'augmentation de fièvre, de gonflement, et de tension des parties, et d'une plus forte inflammation qui s'étend dans tout le voisinage des parties blessées. Il est certain que le travail de la digestion met le sang en mouvement, le pouls devient plus élevé et plus fréquent, comme on peut l'observer journellement, dans les sujets atteints de fièvre lente &c.

Ces désordres, si communs aux blessures faites par coup de feu, après les différents genres d'amputation, et dans le cours des maladies inflammatoires, telles que le phlegmon et autres de cette classe, aux divisions des parties, comme dans l'opération de la taille et semblables ; Ces désordres, dis-je, ne sont souvent augmentés que par le mauvais usage des aliments ; sur-tout lorsqu'ils sont pris tandis que le corps se trouve agité, et que l'estomach n'en plus en état de faire aucune fonction digestive. Les artères gastriques sont comprimées, et les fibres nerveuses tirillées par le poids des matières alimentaires. La digestion est par conséquent



troublée, Le broyement et la décomposition ne se fait —
qu'imparfaitement; ce qui fait qu'elles sejourneront plus —
long-temps. Les fluides qui en résultent, en passant des —
premières voies dans la masse, disposent la lymphe à —
des productions pernicieuses, et elles perpétuent, ou —
multiplient les levains qui peuvent exister.

Lorsque l'extrait des aliments est mal préparé, —
le chyle se trouve cru, peu propre à s'assimiler, et à réparer —
dans nos parties les désordres causés par la maladie. —
Il n'y a personne qui ne sache que les aliments pris —
pendant la fièvre, et lorsque la nature se trouve troublée —
par quelque cause que ce soit, augmentent le mouvement —
des fluides et font par là une plus forte pression sur les —
vaisseaux, dont les canaux ne sont déjà que trop gorgés —
aux environs de la partie malade. Poussés ensuite avec trop de —
vitesse, ils s'engagent dans les vaisseaux collatéraux, dont le —
ressort est presque toujours affaibli. Tous cela joint à la —
résistance des appareils qui font effort sur les vaisseaux, ils —
sont obligés d'y séjourner et de les distendre. Cette distension —
est quelquefois si forte dans toute la circonférence de la plaie, —
qu'elle produit un gonflement considérable dans toute la —
partie. La véhémence des globules, dont le choc est porté —
à ce degré, ne peut que produire une infinité d'accidents —
de toute espèce; soit par la trop grande tension des vaisseaux, —
soit par l'engorgement des fluides. On voit par là, combien —
il est dangereux de donner de la nourriture, dans le temps —
des accidents, dont nous avons parlé.

Lorsque les liquides crus, qui circulent dans les vaisseaux,

proviennent de la qualité des aliments introduits, qui manquent d'un degré de coction nécessaire pour pouvoir s'assimiler et se convertir en un chyle, propre à réparer les désordres causés par la maladie; ou sous tels, que, dépouillés de leur nature étrangère, ils aient, par l'action des vaisseaux et des viscères, acquis les qualités des humeurs analogues à celles qui circulent déjà dans nos vaisseaux. Cette matière chyleuse crüe, mêlée avec les autres humeurs, est portée dans toutes les parties du Corps, et plus abondamment encore, sur les parties malades, parce qu'elle y trouvera moins de résistance. Cette matière, dis-je, ne manquera pas d'y causer des irritations, et autres effets dangereux, à raison des principes des substances des aliments qui auront été introduits. En un mot la quantité des fluides est augmentée ou diminuée par la quantité, plus ou moins considérable des aliments; comme elle est altérée ou améliorée par leur qualité. On peut observer dans les plaies les effets sensibles des aliments, comme on l'observe ~~sur~~ les Solides dans le cas d'inflammation. Les principales vues du Chirurgien doivent donc être d'entretenir, entre les uns et les autres, le plus parfait équilibre, au moyen d'un régime relatif à l'état du malade, et à la nature de la maladie. Cet équilibre est non seulement le signe de la Santé, mais il en est la base, et la règle proportionnelle: En sorte qu'elle est plus ou moins parfaite, à mesure que cette harmonie, entre les fluides et les solides, règne, plus ou moins parfaitement. Or, cette harmonie, tout est en désordre, et la machine menace d'une ruine prochaine.

On voit des malades, dont l'indiscrétion les a portés



à prendre de la nourriture solide, après avoir essayé quelque opération considérable, et dans le temps que la plaie est en train d'une bonne suppuration. Dans ce cas, au lieu d'un pus louable, on voit souvent un fluide sanguinolent, qui sort de l'extrémité des vaisseaux, et qui gêne pour l'ordinaire, par sa trop grande abondance; D'où résulte un dérangement total dans le train de la suppuration. Qu'arrive-t-il de là? Des symptômes mortels, qui ont toujours de tristes suites; comme des métastases, crachements de sang, oppression violente, mouvements convulsifs, transports au cerveau, gangrène &c. ces sont des faits. Dont j'ay souvent été le témoin oculaire. pour donner plus de force à cette proposition, rappelons quelques observations que j'ay recueillies, dans le cours de ma pratique.

Première observation.

Un homme, âgé de trente ans, fut opéré d'une tumeur squirreuse, d'un volume considérable, située sur la cuisse. Le sixième jour, la plaie étoit au mieux, la suppuration abondante et de bonne qualité; la fièvre avoit cessé. Cet homme, robuste et vigoureux, se leva de son lit, fut manger la viande qui avoit servi à faire son bouillon. Le lendemain, au pansement, je trouvai la plaie sèche et noirâtre; le malade avoit une grosse fièvre, douleurs à la tête, accablement insurmontable, &c. à ces mauvais symptômes se joignit un crachement de sang; et le malade mourut le troisième jour.

Seconde observation.

Un domestique de cette ville tomba de cheval, et dans sa chute, la masse de son corps porta sur le parietal gauche

qui fut légèrement contus. La douleur étoit considérable, bientôt après il y eut vomitemens, et hémorragie par l'oreille du même côté. Le médecin le fit saigner plusieurs fois, et le onzième jour, il étoit si bien, que le médecin lui conseilla de manger. une heure après son dîner, il tomba dans un assoupissement lethargique: bientôt après, des convulsions dans tous les membres mirent le malade dans un état si horrible, qu'il mourut peu de temps après.

Troisième observation.

Un paysan robuste, du voisinage de cette ville, portoit sur la hanche gauche un dépôt très volumineux. j'avois déjà fixé le jour, pour en faire l'ouverture: mais la veille, ce paysan crut qu'il falloit bien s'occuper pour avoir plus de force. Le lendemain, en conséquence, il mangea une omelette au lard, composée de six œufs: il but, et mangea du pain à proportion. une heure, après ce repas il sentit une chaleur insupportable dans tout son corps. Le lendemain je le trouvai avec une grosse fièvre, fort oppressé et dans un abattement extraordinaire. je me disposai à faire l'ouverture du dépôt: Mais! quelle fut ma surprise! Lorsque je n'en trouvais plus, pas même une seule marque qui pût faire soupçonner qu'il y en eut eu un. Dans la journée la respiration fut laborieuse, et le malade mourut dans la nuit malgré les secours employés pour rappeler la matière à l'endroit où elle avoit paru.

Quatrième observation.



Un garçon de dix-huit ans avoit un dépôt sur la poitrine, qui occupoit toute la partie inférieure du sternum, et s'étendoit sur la région épigastrique. j'ouvris ce dépôt. De jour en jour le

malade, alloit au mieux, quoy qu'il eut cependant un léger mouvement de fièvre. La mere lui donna à manger assez copieusement, ce qui, deux heures après, augmenta considérablement la fièvre. Le soir la respiration fut gênée, la tête lourde et pesante. Le lendemain la plaie fut sèche et livide, les mouvements convulsifs ne tarderent pas à venir et le malade mourut.

Cinquième observation.

Je fus obligé d'amputer le bras au dessus du coude à une paysanne, âgée de trente six ans. Cette operation donnoit les plus grandes espérances d'une guérison prochaine. à la levée de l'appareil la suppuration étoit abondante, les chairs belles, point de fièvre: Enfin elle étoit si bien que le huitième jour je lui permis de manger un peu de soupe; elle se levait et se promenoit dans sa chambre. Le douzième jour se trouvant seule, elle voulut satisfaire son goût et son appétit. Elle mangea deux pains de fausse, un petit pain, et but trois verres de vin pur. Dans la nuit elle fut très agitée, la tête se prit; le lendemain la plaie fut sèche et les plumasseaux chargés de sang. Le soir elle eut beaucoup d'oppression, et le lendemain elle cracha beaucoup de sang. Elle mourut dans la nuit suivante.

Sixième observation.

Une Dame âgée de trente six ans, portoit depuis plusieurs années une masse cancéreuse à la mamelle gauche. après l'extirpation, elle n'eut de fièvre que celle qui étoit nécessaire à la suppuration. Le huitième jour elle étoit si bien qu'elle

demanda à manger. La suppuration étoit belle et abondante, et tout promettoit le plus heureux succès. Le deuxième jour la femme de chambre lui porta du pain, et un saucisson dont elle mangea considérablement. Dans la nuit elle eut une grosse fièvre, avec une toux sèche, au pointement plus de suppuration; la plaie de couleur cendrée, la tête se joit, sa respiration devint laborieuse, et la malade mourut.

Voilà six faits bien propres à appuyer les principes que nous exposons. Je pourrois grossir ce mémoire par un plus grand nombre de ces cas malheureux, causés par les aliments donnés à contre-temps. Il n'en est pas douteux, que la mort de ces six malades dont je viens de parler, n'ait été occasionnée par la resorption des matières purulentes, entraînées par le torrent de la circulation, et de là portées au p^{ou}mon, ou autres viscères. C'est évidemment, ce qui a produit les symptômes mortels qui les ont enlevés. Il n'en est pas encore douteux, que si ces malades avoient observé un régime convenable, ils n'eussent été parfaitement guéris; puisque les accidents inséparables des opérations étoient passés, que la suppuration étoit en bon train, que la machine commençoit à reprendre le calme, qui lui avoit été enlevé par les incisions, et par la formation de la matière, qui avoit donné lieu à tous ces différents dépôts.

Il semble que la matière que nous traitons, devoit porter avec elle, la clarté et la certitude de la chirurgie, dont elle est une dépendance mutuelle. En effet, cette science n'embrasse que des objets palpables et constants. La nature



ici est soumise aux yeux de l'observateur, les maladies chirurgicales frappent les sens. On voit leur marche, et les désordres qui surviennent, et l'on peut juger sûrement des choses nuisibles et profitables. Mais la question proposée par l'Académie sur les règles diététiques, rentre dans la classe des choses douteuses et impossibles à déterminer d'une manière précise et constante. L'analogie et l'expérience, ne peuvent pas même nous conduire d'une manière assurée, à une connoissance parfaite du choix des aliments. Pourrions donc y parvenir? Sera-ce par l'examen de leurs principes chimiques, ou bien par les diverses impressions qu'ils font sur nous? Enfin si l'analogie ne peut être une règle qui puisse diriger les chirurgiens dans le choix des aliments et leur faire connoître leurs propriétés respectives; l'observation non plus, ne nous fera pas voir que quoique tel aliment aient quelque rapport de principes avec quelques autres, ils n'aient souvent des propriétés très-différentes. En effet un aliment vanté et regardé comme salutaire, et qui a eu les plus heureux succès dans certaines circonstances, devient souvent nuisible dans un tempérament qui paroît tout-à-fait semblable. La raison et l'expérience, démontrent donc l'impossibilité d'établir des règles diététiques. Si l'expérience est un sujet d'erreur dans l'administration des aliments, comment pourra-t-on des principes invariables? Lorsque la nature ne se montre pas à découvert, on ne peut jamais être sur de son opération, surtout lorsqu'il faut prendre pour règle, des signes souvent équivoques.

En sorte qu'après la guérison d'un malade, et lorsqu'on aura employé tel, ou tel régime, on ne saura pas si ce régime étoit bon ou mauvais; Et si ce n'est par la nature, qui a triomphé de l'art.

Je crois qu'on doit regarder ici les effets des aliments, comme ceux des remèdes, qui appliqués comme résolutifs, agissent souvent comme émollients; Et les émollients dans une autre occasion agissent comme résolutifs. Nous voyons tous les jours, que les anodins et les narcotiques, au lieu de calmer la douleur l'augmentent, et souvent ce qui devoit l'augmenter, la calme. En un mot, la qualité des substances alimentaires, doit être bonne ou mauvaise; Elle sera toujours bonne, si les agents digestifs sont bien disposés, parceque ces substances seront transformées en un chyle doux et balsamique, qui conviendra parfaitement à nos humeurs, avec lesquelles il s'assimilera, et ne formera plus qu'une masse homogène. Mais ces mêmes organes sont-ils insuffisants pour en corriger le vice originel? Le chyle en participera, et nos fluides tiendront inévitablement de leur nature.

Les règles diététiques, doivent être prises de la constitution, de la manière de vivre, de l'habitude, et d'une infinité d'autres circonstances, qu'il faut toujours faire entrer en considération. Quelles prodigieuses différences, n'admettent pas les tempéraments; soit que l'on fasse attention, à la structure de la machine entière, soit qu'on



la considère en particulier. Le régime doit cependant s'assujettir à toutes ces différences, et c'est par elles qu'il faudroit déterminer le régime qui convient à chacun. Il coule de ces deux sources, une infinité de distinctions à faire sur l'espèce, sur la qualité, et sur la quantité des aliments qui conviennent à chaque homme en particulier. L'un aime une chose, l'autre en aime une autre: Chacun juge des aliments qui lui sont bons, par son goût et par l'effet qu'ils produisent sur lui. Il n'y a personne qui ne fonde son choix sur l'habitude, et c'en est le guide le plus sûr, que l'on puisse prendre dans ce cas.

Les aliments dont la digestion paroît devoir être difficile, ou même pernicieuse, peuvent être d'un usage nécessaire à ceux qui y sont habitués. Solonander, et Boerhaave, ont vu des hommes atteints ou couronnés, de maladie grave, qui avoient besoin pour se rétablir, d'aliments de dure digestion auxquels ils étoient accoutumés.

M. More rapporte, que les Kautchadales, vivent d'aliments putrescens sans en être incommodés, tandis qu'une nourriture plus saine, devient pour eux un poison dont aux quels la plupart d'entre eux succombent, et les autres ne peuvent s'y accoutumer, qu'après avoir souffert long-temps.

C'est pour cette raison, que l'habitude, doit être regardée comme une seconde nature, ce qu'on ne doit pas négliger, dans le traitement des maladies chirurgicales.

Les meilleures règles diététiques consistent à modérer les
malades sur leur nourriture; et à leur laisser celle dont ils
usent ordinairement, et à laquelle leur estomach est fait.
je ne parle ici, que du temps de la convalescence; car pendant
la fièvre, ou dans le temps des accidens qu'entraîne une
maladie quelconque, on doit observer un régime exact. Si
un paysan, accoutumé à vivre de pain noir, et de viandes
salées, et à boire du vin, si ce paysan, dis-je, dans le
cas d'une maladie chirurgicale, et lorsqu'on peut lui
permettre quelque nourriture, est contraint de vivre d'aliments
auxquels il n'est pas accoutumé, on auroit beaucoup de
peine à consolider les plaies, et à terminer & effacer
maladies, comme on le verra par les observations suivantes.

Première observation.

Une fille de vingt-deux ans, d'une complexion sèche et
délicate, avoit un abcès considérable à la partie moyenne et
postérieure de la cuisse droite; il fut ouvert dans toute sa
longueur. La suppuration causée par le séjour du pus fut
 réparée dans vingt-cinq jours; mais le reste de l'ulcère fut
très difficile à cicatriser. Les moyens les plus efficaces furent
employés inutilement. Je faisois observer à la malade, un
régime convenable; quoiqu'elle fut accoutumée à manger
beaucoup, et à se nourrir d'alimens grossiers. Je fus quelques
jours à la campagne, et lui laissai le soin de se panser
elle-même; ce qu'elle fit: mais en même-temps elle su-
sura des haricots dont elle mangea copieusement, trois
fois le jour. à mon retour, je trouvai l'ulcère bien cicatrisé.



Seconde observation.

Un homme, âgé de quarante cinq ans, fort, vigoureux et gros mangeur, fut opéré d'une fistule complète à l'anus. Le vingtième jour, la cicatrice étoit avancée; il ne restoit de plaie que de la largeur d'une pièce de vingt quatre sous. Malgré le régime exact, la plaie devint blafarde et douloureuse, les bords calleux, la suppuration diminuée et de mauvaise qualité. Craignant qu'il n'eût mangé à son insu, il fut purgé, la plaie alloit toujours de mal-en-pis. Ce misérable mourroit de faim, et je lui défendis de manger. Il trouva le moyen de se procurer du pain et du fromage, et en mangea plusieurs fois le jour. La plaie changea en mieux, et lorsque la cicatrice, qui suivit de près, fut entièrement faite, il m'avoua que, dans onze jours, il avoit mangé onze livres de pain et trois de fromage.

Troisième observation.

Une Dame, âgée d'environ vingt six ans, fut opérée d'une tumeur cancéreuse à la mamelle. La plaie fut au mieux, jusqu'au quinzième jour, que la suppuration devint d'un mauvais caractère, et la plaie livide. Elle fut purgée, et fit usage de la teinture de quina, qui ne changea la plaie en rien. La faim tourmentoit cette jeune femme qui étoit à la diète, depuis le jour de l'opération. Comme les choses alloient de mal-en-pis, je me rappelai ces malades qui sous le sujet des deux observations précédentes, ce qui me décida à lui permettre de manger un peu de la soupe; malgré

qu'elle eut un peu de fièvre. ne s'en trouvant pas incommodée, je lui permis, le soir, de manger deux œufs frais et un morceau de pain. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que le lendemain je trouvais la plaie en meilleur état. Ce qui fit qu'elle continua à manger, les jours suivants; et la cicatrice fut faite en quinze jours.

Quatrième observation.

J'amputai le bras gauche au dessus du coude, à un homme âgé de quarante-cinq ans, à raison d'un coup de feu, qui lui avoit fracassé les os à l'articulation du bras. Les accidents furent considérables; mais, le sixième jour, la suppuration fut abondante; la fièvre cessa, et le calme succéda aux symptômes orageux qui avoient paru. tout fut au mieux, jusqu'au dix-huitième, que la plaie changea tout-à-coup, malgré le bon régime que le malade observoit. Il fut purgé, et mis à l'usage de la teinture de quina à forte dose: la plaie restoit toujours pâle, presque sans suppuration; le malade s'affoiblissoit, et je craignois une fièvre lente, puisqu'il y avoit déjà soixante jours que l'amputation étoit faite. Son état demandoit alors qu'on rappellât les forces dont il étoit entièrement dépourvu; et pour cela, je conseillai qu'à la place du bouillon, on lui donnât de la crème d'orge, de quatre en quatre heures. et les forces augmentèrent. Peu de temps je lui permis une nourriture plus solide, tantôt des œufs frais, tantôt un morceau de volaille. Enfin, du moment qu'il eut commencé à manger, la plaie changea en mieux, et la cicatrice se fit en peu de temps.



Cinquième observation.

Un M.^r de cette ville, âgé de quarante-cinq ans; d'un tempérament robuste et vigoureux, quoiqu'un très petit mangeur, mais buvant beaucoup de vin, puisqu'il sa ration ordinaire étoit de trois pintes par jour, mesure du pays, ce qui fait environ six pintes de Paris, étoit verolé. Un chancre lui avoit rongé la moitié du gland. Dans cet état il me consulta; je lui dis qu'on ne pouvoit guérir cette maladie, qu'en se passant par les grands remèdes, lui ajoutant qu'il falloit joindre à ce traitement, un régime bien différent de celui qu'il menoit. Il me promit qu'il retrancheroit la moitié de sa boisson, que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire, ajoutant qu'il aimoit mieux garder la vérole, que se priver de boire du vin. Je commençai le traitement. Il me tint parole, quelques jours, mais il reprit bien-tôt son train ordinaire. Malgré ce genre de vie, si contraire au traitement de cette maladie, j'eus la satisfaction, de le voir aussi promptement guéri, qu'il auroit pu l'être, en observant un bon régime.

Quel contraste singulier ne fournissent pas ces observations! Les uns sont morts pour avoir observé un régime trop sévère; les autres au contraire sont guéris, pour avoir passé les bornes prescrites par les règles ordinaires de la chirurgie, en se permettant ce qui a mis tant de malades aux portes de la mort, et qui y ont été conduits d'un pas rapide par un régime mal combiné. Ces observations prouveront aussi,

à un régime sévère; puisque les aliments seuls sont capables de faire cesser la fièvre, et autres accidents; d'améliorer la suppuration, de la rendre plus abondante, ou de la diminuer, et de faciliter les cicatrices. On prévient par-là, les maladies de langueur, dont on ne peut souvent les tirer.

On voit encore par ces observations, qu'il résulte presque autant d'inconvénient, de tenir long-temps certains malades à un régime rigoureux, que de leur permettre une nourriture solide, lorsque la nature se trouve agitée et bouleversée, par les suites d'une opération de ^{chirurgie} conséquence; ou autres blessures faites par armes à feu. Dans ce cas, tout aliment solide, doit augmenter la violence de la fièvre et des accidents. Il est constant qu'ils portent un si grand trouble dans l'économie animale, que les fonctions en sont dérangées, les inflammations augmentées, les suppurations anéanties, et la machine menacée alors d'une perte totale. Il n'y a aucun praticien qui ne convienne que les aliments donnés mal-à-propos, font périr plus de malades, que les maladies elles-mêmes.

On voit encore par-là, que le défaut de nourriture est souvent la cause de la mort des blessés qui tombent insensiblement dans le marasme, par la grande ~~diffusion~~ dissipation qui est inséparable des longues et abondantes suppurations, et par l'excès des souffrances. C'est prouvé cela, qu'après que l'inflammation générale et particulière

est calmée, que les accidents sont passés ou notablement diminués, Il faut avec prudence et précaution, donner des aliments convenables, afin que la réparation égale autant qu'il est possible, la dissipation journalière que la suppuration augmente. Si le marasme est à un certain degré, on ne peut espérer de le faire cesser que par des excellentes nourritures, sur-tout de celles qui sont inépuisables.

Hippocrate dit, qu'on commet plus de fautes, en observant une diète trop sévère, qu'en mangeant trop, parce qu'il se fait continuellement une dissipation, et que les fluides ne peuvent pas être remplacés. Les solides, sous l'action exige de la souplesse sont brisés et détruits. Les humeurs les plus subtiles, et les plus balsamiques s'exhalent par un frottement continuel. — Elles deviennent acres, et se putréfient aisément; ce qui est souvent la cause de mille dérangements dans les plaies et autres maladies.

Dans le traitement des maladies chirurgicales, on doit nourrir les malades, qui ont été affaiblis par une longue et abondante suppuration, ou lorsqu'ils ont languie long-temps dans les souffrances, et ensuite essuyé quelque grande opération, ou lorsqu'ils ont été affaiblis par quelque hémorragie considérable.

Dans ces trois différents cas, l'usage des aliments est non seulement indiqué, mais même nécessaire. Pour lors l'indication pour nourrir, doit être prise de l'état des forces, et du temps de la maladie. Si les forces sont épuisées, on doit donner au malade des aliments convenables; C'est le seul moyen de les réparer, et on doit choisir les aliments



qu'une abstinence rigoureuse, peut retarder la guérison et ex-
poser, tout comme une nourriture précipitée peut jeter les
malades dans des accidents affreux. Les règles diététiques
doivent donc être; d'éviter la faim, tout comme une trop grande
réplétion. Par une diète trop sévère, les humeurs acquièrent
de l'acrimonie et de la putréfaction. Il est évident que dans ce
cas, elles ont besoin d'être régénérées et enveloppées par
une certaine quantité de bons aliments, pour procurer un
nouveau chile. Il résulte encore de mes observations, qu'on
ne doit pas donner des aliments dans le premier temps
de la maladie, comme après une opération de conséquence,
ou dans le temps que l'inflammation commence à se
manifester, sur quelque partie du corps. C'est dans ce
moment que la fièvre, et autres accidents paroissent, que
le corps se trouve agité, et l'estomach incapable de faire
aucune fonction.

Il ne faut pas cependant toujours attendre pour
donner des aliments, que la fièvre ait entièrement cessé, ni
que la suppuration soit belle et bonne; puisqu'il arrive
quelquefois que la fièvre continue au delà du terme
ordinaire, où elle doit cesser. Le terme de cette cessation est
communément, lorsque la suppuration est bien établie,
ou que la résolution dans les inflammations a eu lieu.
L'un et l'autre, de ces cas arrive ordinairement, après dix,
douze ou quinze jours; mais si elle continue au delà,
il seroit impudent pour lors, de tenir les malades



les plus nourrissantes pour le moindre volume : Toutes choses d'ailleurs égales, le goût du malade décidera de la qualité, et le bon état des forces digestives, en réglera la quantité : Cullen a remarqué que les végétaux faisoient moins d'impression sur l'estomac, que les aliments tirés du règne animal ; D'où on peut deduire cette conséquence qu'on doit employer les végétaux, lorsqu'on a à craindre de trop animer les forces épigastriques ; et qu'on doit user du règne animal, lorsque l'on veut donner du ton aux différents organes.

Je ne prétends pas poser pour principe, qu'il faille nourrir dans tous les cas de faiblesse ; puisque cet état est avantageux pour le succès des grandes opérations de la chirurgie ; en ce que les accidents sont toujours en proportion avec les forces du sujet ; et que plus les forces seront diminuées par un régime convenable, plus les accidents doivent être moindres aussi. En effet lorsque la masse des fluides n'est point diminuée par la diète ou par quelque évacuation, les opérations chirurgicales réussissent toujours mal, comme on le voit souvent arriver aux personnes robustes, jeunes et vigoureuses. Je pourrois citer un nombre d'exemples à ce sujet ; mais je crois qu'il est inutile de grossir ce mémoire par des choses connues des praticiens.

C'est de la différence des plaies, des parties lésées et du temps de la maladie, que les règles diététiques doivent être prises ; puisque dans certains cas, il ne faut

presque point du tout nourri; dans d'autres, observer un régime sévère; et dans d'autres, permettre au malade une nourriture suffisante. Par exemple, à un homme blessé à l'œsophage, à l'estomac ou au canal intestinal; les aliments, de quelle nature qu'ils soient, seront nuisibles et dangereux, quand-même le malade seroit sans fièvre, et que la plaie ne seroit pas accompagnée d'accident. Par leur poids, ils dilateroient la plaie, et empêcheroient la réunion. Si la division est considérable, il en résulteroit un épanchement, et même des irritations qui donneroient lieu à une inflammation qui pourroit être mortelle. Il ne faut donc nourrir les blessés qu'avec des lavemens alimentaires, pourvu que l'injection ne puisse pas atteindre à la blessure, dans le cas que quelque gros boyau soit lésé, comme il arrive quelque fois après l'opération du buboncelle, lorsque la pourriture a obligé d'en retrancher une partie. Dans ces circonstances, il faut être très circonspect sur la nourriture, dans les premiers jours, afin de donner le temps à la plaie de pouvoir se réunir. On donne ensuite par cuillerées et souvent, de la gelée plus ou moins nourrissante, suivant l'état de faiblesse.

Dans les plaies graves de la tête, comme dans le cas de fracture, ou commotion, ou contusion considérable au péri-crâne qui donne souvent les mêmes accidens que la fracture et la commotion on doit observer le plus grand régime, tant à raison des accidens, qu'à raison de l'affinité particulière



qu'il y a de la tête à l'estomac. Cette affinité est prouvée par les accidents qui résultent de ces fortes de blessures. En effet lorsqu'un homme, comme il a été dit, a été blessé à la tête, on voit bientôt après arriver le vomissement. Cette liaison est encore prouvée par la lésion de l'estomac; puisque, du moment de la blessure de cette partie, la tête se trouve affectée. C'est dans ces circonstances que le régime doit être rigoureux, quand bien même les accidents ne seroient pas encore manifestés, ou qu'ils auroient disparu. On a vu de blessés à la tête rester plusieurs jours sans accidents, lesquels se sont montrés ensuite. On a vu aussi les accidents paroître au moment du coup, et cesser bientôt après. Sur cette disparition, on leur permit de manger; les accidents reparurent de suite, et les malades perdirent la vie. On voit par-là de quelle conséquence d'angereuse sont les aliments dans les cas rapportés; On ne doit donc les permettre, qu'après un temps considérable. Quelques auteurs ont prétendu qu'après ces blessures, ou coups à la tête, il y avoit à craindre jusqu'au quarantième jour; mais l'expérience a appris que ce temps limité ne met pas le malade à l'abri des accidents, puisque je les ai vu renouvelles après le quarantième.

Un jeune homme, de dix-huit ans, reçut un coup de bâton sur le parietal gauche. Au moment du coup, le blessé perdit connaissance. Il y eut vomissement, accompagné

D'un écoulement de sang par l'oreille du même côté, et par le nez. Je ne trouvai point de plaie, mais une contusion de la grosseur d'un œuf de pigeon que j'ouvris à cause de la violence des accidents. Je ne trouvai ni fracture ni enfoncement. Le malade fut saigné plusieurs fois, et les accidents disparurent. Il continua à se bien porter, jusqu'au quarante troisième jour qu'il tomba, après un excès de manger, dans un assoupissement lethargique, duquel rien ne peut le tirer. Il mourut le lendemain. A l'ouverture de la tête je trouvai un épanchement serous sous le pariétal, et fracture à la table interne de cet os.

Rien n'en donc plus compliqué ni plus difficile que d'établir des règles diététiques. Ceux qui ont le mieux traité ces matières, n'ont pu donner des maximes certaines. Eh! comment pouvoit-les établir ces maximes! puisque la faculté des aliments ne dépend pas des aliments mêmes, mais du sujet qui les prend! Combien de personnes vivent en bonne santé, ne se nourrissant que des aliments qui seroient dangereux pour les autres. Tout comme un raffinement de gourmandise a appris à faire un mélange de tout ce que la terre produit, ou de ce que la plupart des animaux peuvent offrir de flatteur à leur goût, et cependant la plus grande partie des hommes qui mènent ces différents régimes, vivent en bonne santé. La diversité des aliments



ne fait donc point une si grande différence, puisqu'il y a dans un corps sain une faculté, telle que, l'action des vaisseaux et des viscères agissant de concert, le sang humain en le même prisque en tout point; quoique formé de nourritures de diverse nature. Cependant les aliments de même nature peuvent être nuisibles ou profitables, selon la différente force des vaisseaux et des viscères. Des viandes salées et fumées, et du pain bis sont des aliments convenables aux durs viscères d'un paysan. Si vous donniez des bouillons à ce même homme, il tombera en langueur. au contraire, les bouillons conviendront aux personnes débiles et délicates; aux quelles les nourritures grossières, dont nous venons de parler, seroient entièrement préjudiciables. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate; dans son traité de affectionibus cap. 12., Vous ne donnerez point d'aliments liquides à ceux qui en peuvent digérer de solides; mais vous en ordonnerez à ceux qui ne pourront supporter que ceux-là.

Aucun aliment ne peut donc être regardé comme généralement salutaire: Et celui qui demande quel aliment il doit prendre de préférence à un autre, fait la même question que s'il demandoit de quel genre de maladie il doit mourir. On voit par là, que ce n'est qu'avec la plus grande incertitude, qu'on peut dire qu'un tel ou tel régime convient, dans telle ou telle maladie. Quand bien même on parviendroit à faire des formules, ou flatter générales

et particulières des différentes espèces d'aliments, qu'on
appliqueroit ensuite à telle, ou telle maladie, en seroit-on
plus avancé ?

En effet, de quelle utilité pourroient être ces formules,
quand je dirai que le régime tonique convient dans la
faiblesse des Solides, tout comme le relâchant dans la
tension des mêmes parties; que le régime humectant
convient dans l'épaississement des fluides, et l'incrassant
lorsque le sang a trop de fluidité; qu'on doit faire observer
un régime sec, dans l'abondance des humeurs, et un régime
adoucissant, pour combattre l'acreté du sang; que le régime
antiseptique doit être employé dans la dissolution putride,
et le rafraichissant dans les maladies inflammatoires; Et
que pour accélérer la terminaison des tumeurs froides, il
faut faire observer un régime échauffant; que les plaies,
dans le premier temps, doivent être considérées, et mises dans
la classe des maladies inflammatoires; et que l'on doit
observer le même régime; que dans le second temps, un
régime detersif et vulnératoire conviendrait. On pourroit
encore former des classes des différents régimes, pour les
maladies cancéreuses, scrophuleuses, vénériennes et scorbutiques.
Les uns et les autres de ces différents vices, fournissent une
multitude de maladies, comme tumeurs; ulcères, exostoses,
sarries &c. Mais à quoy serviroient ces formules, dès



qu'on n'a pas des règles certaines pour la connoissance parfaite des divers tempéramens. Et comment pourrois on acquiescer cette connoissance? puisqu'il y a autant de tempéramens que d'hommes, et qu'ils n'ont pas plus de ressemblance, les uns aux autres, que les figures humaines. D'ailleurs les tempéramens, dans l'état de maladie, sont plus difficiles à saisir; que dans l'état de santé. En effet, ne voyons-nous pas, tous les jours, des malades, à peu près de même âge, atteints de même maladie; à qui on fait observer le même régime, les uns, recouvrer la santé, et les autres, perdre la vie.

On peut dire en général des aliments, relativement à tous les hommes, que les uns donnent un bon suc, et les autres un mauvais. Les premiers, pour ceux qui ont été bien préparés et bien digérés: Les seconds au contraire, formeront un mauvais chyle, de quelle nature qu'ils soient, lorsqu'ils ne seront pas bien travaillés par les agents digestifs. C'est pour cette raison, que les uns sont utiles et les autres nuisibles. ainsi, lorsque l'on dit qu'un aliment a telle ou telle qualité, c'est relativement à un estomac bien ou mal disposé. Lorsque l'on parcourt une liste d'aliments raisonnée, que l'on trouve que l'un est de facile digestion, l'autre de difficile, que celui-ci relâche, que celui-là resserre; on ne doit rapporter toutes

ces vertus, qu'aux forces digestives, et au tempérament de celui qui les prend, qui se trouve disposé à recevoir tel ou tel aliment, de préférence à tout autre. L'expérience même ne pourra jamais prouver qu'un tel aliment ait la propriété qu'on lui accorde, relativement à tous les hommes. L'événement n'a pas non plus encore justifié la propriété marquée, puisqu'il ne faut que l'indisposition la plus légère, pour troubler les fonctions de la digestion, et rendre par là, la qualité des aliments toute différente. C'est ce que l'on voit même arriver journellement aux personnes qui jouissent d'une bonne santé : aujourd'hui le lait les constipera, demain il les purgera, un autre jour il excitera un vomissement &c.

On peut en dire autant de tous les aliments, ainsi que des remèdes qui agissent aujourd'hui d'une façon, et demain d'une autre. En un mot, c'est un fait d'expérience, que l'effet des aliments varie à l'infini, et qu'à raison de cette grande variation, il en est d'une impossibilité physique d'établir des règles diététiques relatives aux aliments dans la cure des maladies chirurgicales ; puisque c'est par les bonnes, ou mauvaises digestions que la cure des maladies s'opère. Tous aliments bien digérés formeront un stèle propre à réparer dans nos parties la destruction causée par la maladie. Dans ces cas, les aliments auront tous les qualités désirables, et agiront alors selon le but qu'on s'est proposé. La maladie fournira-t-elle des indications pour placer des aliments inépuisables ? Les atténuants y suppléeront, si la digestion s'exécute



avec ordre; et l'on peut avancer hardiment que les aliments, pour lors, agissent selon l'idée que l'on s'en est fait, parcequ'ils tournent tous au profit, et à l'avantage de celui qui les prend.

Les Digestions se font elles mal; on a beau choisir pour lors la qualité des aliments. Les meilleurs seront nuisibles et produiront des effets tout opposés à leur qualité. Les rafraichissants agissent comme échauffants, et les échauffants comme humectants; et ainsi du reste. Ce que j'avance est un fait d'expérience. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur un paysan, ou soldat attaqué de quelque maladie; et l'on verra qu'ils seront aussi promptement guéris, pour ne pas dire plutôt, de leurs blessures en observant souvent un régime tout-à-fait opposé aux règles de la diète chirurgicale. Qu'on jette ensuite les yeux sur un homme riche, attaqué de la même maladie, où le régime le plus recherché est observé, avec toute la régularité possible. Les rafraichissants, les atténuants, les incrustants, les détensifs, les vulnéraires, les toniques, les relâchants, les humectans et autres sont placés à propos par une main habile. Ensuite, dans sa convalescence, l'art du cuisinier se déploie. Il cherche les mets les plus fins et les plus délicats, et leur donne, par l'appropriage, le goût le plus exquis.

Je demande si ce malade est plutôt délivré de son mal, que le misérable qui gémit dans la chaumière, environné

de ce que la misère offre de plus affreux, et qui, pour se
soutenir, est obligé de prendre l'aliment qu'on lui présente.
Son bouillon, fait avec un morceau de lard rance, et quelques
herbes potagères, fait toute sa nourriture. Pour se désalterer,
lorsqu'il est devoré par la fièvre, l'eau commune, en toute
sa boisson. Prend-il quelque aliment solide? On lui
présente du pain-bis, et un morceau de celard qui a servi
à faire son bouillon, et autres aliments aussi grossiers que
dégoûtants pour un autre.

Voilà les règles diététiques, que les paysans de nos
campagnes, et les pauvres des villes de provinces observent.
Je puis dire que j'ai été le témoin de ce genre de vie, même
après qu'ils ont essuyé quelque grande opération, on ne peut
les tirer de ce régime. Les uns y sont forcés par nécessité,
et les autres par goût. On ne peut ici qu'admirer les
recours de la nature, dans la guérison prompte d'une
infinité de maux de toute espèce, qu'un régime, si peu propre,
et qui paroît tout-à-fait opposé à la règle de la diète
chirurgicale, produit.

Ainsi nous pouvons permettre, sans danger, les
aliments familiers aux malades: ~~Ces~~ ceux qui donnent un bon
suc, et qu'on tirera de la même classe, comme incorrassants ou
rafraichissants, méritent d'avoir la préférence sur les autres.
Cette préférence doit être fondée sur la faveur particulière
que le palais agréé, ou sur une convenance connue de l'aliment



avec l'estomac. La différence de l'appétit suffit aussi quelque-
fois, pour compenser la différence des sucs, car un mets, pris
avec appétit, fera plus de bien qu'un autre qui sera supérieur
par sa qualité, et pour lequel on auroit quelque rebul.
Ceci ne doit pas étonner. Il est tout simple, qu'un aliment,
avec lequel notre estomac est familiarisé, soit plus agréable
et plus nourrissant. ainsi, je dirai qu'il est toujours
raisonnable de choisir, dans les classes des aliments qu'on
doit employer, ceux qui s'accordent le mieux à la disposition
du goût, et aux forces de l'estomac: En je crois que c'est là,
les véritables règles diététiques, dans la cure des maladies
chirurgicales.

Je ne prétends pas cependant par là, qu'on doive
laisser le choix des aliments aux malades atteints de
maladies graves, mais au contraire, leur donner de préférence
ceux que l'expérience nous a appris faire moins d'impression
sur l'estomac; et chercher, autant qu'il se pourra, ceux qui
ont le plus d'analogie avec le vice que l'on doit combattre,
et avec l'état du malade. D'ailleurs, chaque pays a sa façon
de vivre, et ses habitants sont accoutumés aux productions
de leur sol. C'est pour cette raison qu'il est inutile de parler
des différents climats; puisque l'habitude doit être regardée
comme une seconde nature. Si, par exemple, un sauvage,
accoutumé à vivre des productions de son pays, passoit
tout d'un coup à la nourriture des Parisiens, le changement

de vie seroit pour lui la source de mille maux, tout ~~comme~~
comme si le Parisien étoit obligé de se nourrir de ce
qui faisoit les délices du sauvage, il seroit, par ce
changement, exposé à mille inconvénients.

Je crois pouvoir répéter, en finissant, qu'il n'est
pas possible d'exposer des règles diététiques, relatives aux
aliments dans la cure des maladies chirurgicales, sans
avoir une connoissance parfaite des divers tempéramens.
Mais, comme cette connoissance est un mystère impénétrable,
et à laquelle tous les auteurs ont échoué, ne cherchons
pas à en étendre les limites au delà des bornes, que
la nature semble nous avoir prescrites. Renfermons
nos règles diététiques dans la sphère qu'elle paroit nous
avoir tracée.



avec l'estomac. La différence de l'appétit suffit aussi quelque-
fois, pour compenser la différence des sucs, car un mets, pris
avec appétit, fera plus de bien qu'un autre qui sera supérieur
par sa qualité, et pour lequel on auroit quelque rebul.
Ceci ne doit pas étonner. Il est tout simple qu'un aliment,
avec lequel notre estomac est familiarisé, soit plus agréable
et plus nourrissant. Ainsi, je dirai qu'il est toujours
raisonnable de choisir, dans les classes des aliments qu'on
doit employer, ceux qui s'accordent le mieux à la disposition
du goût, et au force de l'estomac: En je crois que c'est là,
les véritables règles diététiques, dans la cure des maladies
chirurgicales.

Je ne prétends pas cependant par là, qu'on doive
laisser le choix des aliments aux malades atteints de
maladies graves, mais au contraire, leur donner de préférence
ceux que l'expérience nous a appris faire moins d'impression
sur l'estomac, et chercher, autant qu'il se pourra, ceux qui
ont le plus d'analogie avec le vice que l'on doit combattre,
et avec l'état du malade. D'ailleurs, chaque pays à sa façon
de vivre, et ses habitants sont accoutumés aux productions
de leur sol. C'est pour cette raison qu'il est inutile de parler
des différents climats; puisque l'habitude doit être regardée
comme une seconde nature. Si, par exemple, un sauvage,
accoutumé à vivre des productions de son pays, passoit
tout de suite à la nourriture des Parisiens, le changement

de vie seroit pour lui la source de mille maux, tout ~~comme~~
comme si le Parisien étoit obligé de se nourrir de ce
qui faisoit les délices du sauvage, il seroit, par ce
changement, exposé à mille inconvénients.

Je crois pouvoir répéter, en finissant, qu'il n'est
pas possible d'exposer des règles diététiques, relatives aux
alimens dans la cure des maladies chirurgicales, sans
avoir une connoissance parfaite des divers tempéramens.
Mais, comme cette connoissance est un mystère impénétrable,
et à laquelle tous les auteurs ont échoué, ne cherchons
pas à en étendre les limites au delà des bornes, que
la nature semble nous avoir prescrites. Renfermons
nos règles diététiques dans la sphère qu'elle paroît nous
avoir tracées.



par Jean François Mart, Correspondant de l'Académie
Royale de Chirurgie, Lieutenant de M. le premier chirurgien
du Roy, chirurgien inspecteur des bains & des minérales de
Vienne, chirurgien major de l'hôpital de Castrum.

[Faint, illegible handwriting in French, likely bleed-through from the reverse side of the page.]



[Faint handwriting on a small strip of paper or the bottom edge of the main document, possibly a signature or date.]